

HEINRICH DER GLÏCHEZÂRE

REINHART FUCHS

Traduit par Danielle BUSCHINGER
et Jean-Marc PASTRÉ



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

1. La traduction manuscrite du *Reinhart Fuchs*

Le *Reinhart Fuchs* nous est transmis dans sa totalité seulement dans deux manuscrits du XIV^e siècle :

P : Cod. Pal. Germ. 341 de la Bibliothèque Universitaire de Heidelberg ; parchemin ; 1^{er} tiers du XIV^e siècle (1320-1330). Ce manuscrit contient deux cent treize poèmes sur trois cent soixante-quatorze feuillets écrits sur deux colonnes. On compte quatre mains α β γ δ dans l'ensemble du manuscrit¹ ; ou six mains abcdef.² Le *Reinhart Fuchs*, le n^o 60 de la collection, va de la colonne 167c jusqu'à la colonne 181d et a été écrit par la main β (Rosenhagen) ou b (Mihm). Le texte est découpé en paragraphes par des lettrines ornées ; ces paragraphes se terminent toujours par un couple de vers unis par la rime (*rîme samenen*). Les vers sont écrits les uns en dessous des autres, en moyen-allemand avec des influences d'allemand supérieur (bavarois). Le manuscrit est peut-être originaire d'un scriptorium de Bohême du sud.

K : cod. 1 de la Bibliothèque métropolitaine de Kalocza (Hongrie), maintenant à la Bibliothèque Bodmeriana de Genève, sous la cote cod. Bodmer 72 ; parchemin ; premier quart du XIV^e siècle (1320-1330). Le manuscrit contient près de deux cents textes rédigés entre la fin du XII^e et le début du

¹ Gustav ROSENHAGEN (Hg.), *Kleine mittelhochdeutsche Erzählungen, Fabeln und Lehrgedichte*, III : Die Heidelberger Hs. Cod. Pal. Germ. 341. Berlin, Weidmann, 1909 (Deutsche Texte des Mittelalters).

² Arend MIHM, *Überlieferung und Verbreitung der Märendichtung im Spätmittelalter*, Heidelberg, Winter, 1967 (Germanische Bibliothek : Reihe 3, Untersuchungen und Einzeldarstellungen).

XIV^e siècle, écrits sur 333 feuillets : œuvres de Walther von der Vogelweide, Konrad de Würzburg, Hartmann von Aue, Reinmar von Zweter ou encore du Stricker ou de la tradition du *Roman de Renart*, mais aussi quantité de textes anonymes. Le «Codex de Kalocza» est une véritable anthologie de la poésie médiévale allemande. Un registre des grands titres de ces pièces figure sur un feuillet double inséré entre les f^o 1 et 2 du manuscrit. Le *Reinhart Fuchs*, le n^o 57 du codex,³ va du f^o 162^{vb} jusqu'au f^o 177^{va}. Le texte est apparenté à celui de P et est disposé de la même manière : il est découpé en paragraphes par des lettrines rouges ou bleues ornées ; ces paragraphes se terminent toujours par un couple de vers unis par la rime (*rîme samenen*) ; les vers sont écrits les uns en dessous des autres. Une seule main, identique à e de P (Mihm). Le manuscrit est originaire comme P d'un scriptorium de Bohême. Comme pour P, la langue utilisée est le moyen-allemand avec des éléments bavarois (nord-ouest de la Bohême, Haute-Franconie, Vogtland du sud). Il est impossible de décider si K est une copie de P, ou si les deux manuscrits remontent indépendamment l'un de l'autre à un modèle commun :

P	X
	^
K	PK

S : d'une version plus ancienne, sans doute plus proche de l'original, mais qui n'est pas l'original ni la source de PK, nous n'avons que des fragments (S), conservés à la Landesbibliothek de Kassel (8^o MS poet. germ. er rom. 1). Parchemin ; fin XII^e siècle/ début XIII^e siècle ; origine inconnue. Les fragments S1, S2, S3 et S4 comprennent deux doubles feuillets écrits recto verso sur deux colonnes, dont chacun contient huit colonnes (S2 et S3)

Le manuscrit est rédigé en dialecte alsacien, avec une légère coloration bavaroise qui pourrait être due au copiste ;

³ Selon la nouvelle numérotation de Karin SCHNEIDER. Selon l'ancienne numérotation du XIV^e siècle, c'est le n^o 54.

une seule main ; les vers se suivent comme dans de la prose, mais ils sont presque toujours séparés les uns des autres par des points ; il n'y a pas d'autre ponctuation. Le texte est découpé en paragraphes par des majuscules ornées, et ces paragraphes se terminent toujours, comme en P et en K, par des couples de vers unis par la rime (*rîme samenen*).

S1	=	vers 589-660
S2	=	vers 697-980a
S3	=	vers 1523-1796
S4	=	vers 1831-1902.

La comparaison du texte de P/K avec celui des fragments révèle que l'«adaptateur» n'a, comme il le dit au reste lui-même (vers 2253-2263), fait que «rectifier» «les rimes mal faites» de Heinrich, et qu'il a laissé l'histoire «tout à fait comme elle était avant. Il a, par quelques vers, dit plus qu'il n'était dit auparavant ; mais il a aussi retranché quelques mots là où il y en avait trop.»

2. Le poète, sa source, le titre de l'œuvre, sa datation

2.1 *Le poète*

Le nom du poète nous est transmis à deux endroits du texte de P/K :

v. 1784	nv vernemt seltsene dinc Vnd vremde mere, der die glichsere Vch kunde geit, wen sie sint gewerlich. wan er ist geheizen Heinrich.
v. 2251	Hie endet ditz mere. daz hat der glichenere Er Heinrich getichtet. ⁴

⁴ Le nom de l'auteur n'est pas assuré – on pourrait dire Heinrich l'Alsacien, mais nous garderons l'ancienne dénomination «Heinrich der Glîchezâre».

A. Wallner a le premier mis en doute le fait que l'appellation – si péjorative, à son avis – de «Glichesere» (hypocrite, grimacier) pût convenir au poète lui-même, et il a proposé de l'appliquer au renard⁵. Cependant il est clair que le rédacteur de la version P/K applique la désignation «der Glichesere» à l'auteur lui-même; de plus, il est possible de supposer derrière cette dénomination un surnom utilisé par le poète pour pouvoir, sous le masque animal, faire sans danger des allusions virulentes à la réalité politique de son époque⁶.

Quant au statut social du poète, on peut déduire du vers 2251 «er Heinrich» qu'il s'agit d'un noble (Seigneur Heinrich), même si, par ailleurs, les vers 854-855 et 1791-1792 donnent à penser que nous avons affaire à un jongleur («Heischeformeln», suppliques, sollicitations). C'était un homme cultivé, qui disposait de connaissances sur le *Minnesang* et l'épopée héroïque. En plus, il avait d'importantes compétences juridiques.

Pour ce qui est de l'origine géographique du poète, on a tout lieu de penser sur la base de particularités dialectales des fragments et de certaines allusions politiques qu'il était Alsacien: il est question par exemple d'un Walter von Horburg (vers 1024), qui appartient à l'une des familles les plus renommées d'Alsace (la Horburg se trouve près de Colmar), et du monastère alsacien d'Erstein sur l'Ill (au sud de Strasbourg).

⁵ A. WALLNER, «Reinhardfragen», in *Zeitschrift für deutsches Altertum* 63 (1926), p. 177-216, et plus particulièrement p. 214-216. Voir aussi Klaus DÜWEL, «Zu den Versen 1784-1794 des Reinhart Fuchs», in Ute SCHWAB, *Zur Datierung und Interpretation des Reinhart Fuchs, mit einem kritischen Beitrag von K. DÜWEL*, Naples, Cymba Verlag, 1967, p. 235-247.

⁶ Voir Wolfgang SPIEWOK, «Reinhard Fuchs-Fragen», in *Wissenschaftliche Zeitschrift der Ernst-Moritz-Arndt-Universität Greifswald* XIII (1964), p. 283.

2.2 La source de Heinrich

La source de Heinrich est le *Roman de Renart* français, qui est certes transmis par des manuscrits plus récents (du XIII^e siècle), mais dont les premières branches ont été écrites plus tôt. Il a adapté plus précisément les branches I, Ib, II, III, IV, V, Va; VI; VIII, X, XIV.⁷

2.3 Le titre de l'œuvre

On a voulu voir dans le vers S3 1790 « Isingrines not » (la détresse d'Ysengrin) une parodie de « Der Nibelungen not », et par là le titre original de l'œuvre de Heinrich, d'autant plus que le poète alsacien fait allusion au trésor des Nibelungen (K 662 « vmb der Nibelvng hort »). Cependant P/K disent clairement que le livre a pour titre « Reinhart le renard » (K « Ditz ist fvchs Reinhart genannt », P « Ditz bvch heizet vuchs Reinhart »).

2.4 La datation

La datation de l'œuvre de Heinrich est très controversée. En se fondant sur la querelle entre les seigneurs de Horburg et les comtes de Dagsburg, Joachim Bumke⁸ et Anton Schwob⁹ ont proposé la date de 1162. Cette date nous paraît improbable, car il est assuré que Heinrich a adapté les branches Va-I du *Roman de Renart* qu'on situe au plus tôt vers 1172, et qu'à l'instar des autres adaptateurs allemands d'œuvres françaises, il avait un texte écrit comme « Vorlage ». Si, à la suite d'Ute

⁷ Voir plus loin le chapitre « *Reinhart Fuchs* de Heinrich der Glîchezâre, un exemple de la littérature d'adaptation ».

⁸ *Mäzene im Mittelalter. Die Gönner und Auftraggeber der höfischen Literatur in Deutschland 1150-1300*, München, Beck, 1979, p. 103.

⁹ « Die Kriminalisierung des Aufsteigers im mittelhochdeutschen Tierepos vom Fuchs Reinhart und im Märe vom Helmbrecht », in Wolfgang SPIEWOK (Hg.), *Zur gesellschaftlichen Funktionalität mittelalterlicher deutscher Literatur*, Greifswald 1984, p. 42-67.

Schwab¹⁰, on voit dans l'épisode de la chamelle de Tuschalan (v. 1738-1740) une allusion d'une part aux événements qui se sont déroulés en 1191 à Tusculum (l'actuel Frascati) – la ville fut détruite à l'initiative de l'empereur Staufen Henri VI le 18 avril 1191 –, d'autre part à la donation le 17 avril 1191 de l'abbaye impériale d'Erstein à Conrad de Hüneburg, évêque de Strasbourg, par l'empereur Henri VI, donation annulée le 4 mars 1192, on a toutes les raisons de penser que le *Reinhart Fuchs* a été écrit après 1192. Et, si par l'empoisonnement du lion Vrevel, Heinrich a voulu faire une allusion à l'empoisonnement présumé de Henri VI en 1197,¹¹ il faudrait repousser la rédaction de l'œuvre jusqu'à cette date. Si l'on doit considérer le RF comme une satire politique contre Frédéric 1^{er} Barberousse, le mécène est à chercher parmi les ennemis des Staufen en Alsace. Si la critique de Heinrich ne vise pas seulement le roi, mais toute la société courtoise, Joachim Bumke¹² pose la très intéressante hypothèse que le poète était un clerc de Strasbourg qui ne dépendait pas de la faveur de mécènes séculiers comme ses collègues poètes.

3. L'arrière-plan historique du *Reinhart Fuchs*

Ponctué de noms propres qui remontent au temps de Heinrich et à l'immense espace dans lequel les Hohenstaufen affirmaient leurs prétentions sur l'Empire d'Occident, le *Reinhart Fuchs* ne prend tout son sens que si l'on replace l'œuvre dans le contexte historique des années 1160-1200 du Saint Empire romain germanique sous Frédéric Barberousse (1122-1190) et son fils Henri VI (1165-1197). Nous exami-

¹⁰ Ute SCHWAB, *Zur Datierung und Interpretation des Reinhart Fuchs, mit einem kritischen Beitrag von K. DÜWEL*, Naples, Cymba Verlag, 1967, p. 43-50.

¹¹ Ute SCHWAB, *Zur Datierung und Interpretation des Reinhart Fuchs*, p. 145-146.

¹² Joachim BUMKE, *Mäzene im Mittelalter*, München, 1979, p. 259-260.

nerons successivement les interprétations que l'on peut proposer pour la destruction de la fourmilière (v. 1250-1266), pour la maladie, la guérison, puis l'empoisonnement du roi (v. 1999-2076 et 2165-2248), pour la chamelle de Tuschelan et le couvent d'Erstein (v. 2117-2156), pour l'éléphant de Bohême (v. 2097-2116), pour le léopard au cimier (v. 1337-1338), pour l'âne Baldewin (v. 551-562), enfin pour l'ascension de Reinhart et du goupil dans la tradition renardienne en France.

3.1 *La destruction de la fourmilière*

On sait que la fable des fourmis, qui introduit a posteriori l'œuvre entière et explique la maladie du lion, raconte l'histoire du roi Vrevel qui détruit jusqu'à ses fondations une fourmilière résistant à ses prétentions de souveraineté. La critique a vu dans cet épisode la destruction, tantôt de la citadelle alsacienne de Girbaden,¹³ tantôt de la ville de Milan,¹⁴ toutes deux détruites en 1162 par les troupes de Barberousse. L'association du lion et des fourmis n'était pas nouvelle. L'auteur de l'*archipoeta* comparait déjà l'empereur Frédéric au lion (str. 14 et 31) et ceux qui se soumettaient à lui aux fourmis (str. 2).¹⁵ La thèse italienne nous a toujours semblé l'emporter sur la thèse alsacienne pour toutes sortes de raisons historiques que nous ne reprendrons pas ici. Or une relecture de la *Kaiserchronik*, la *Chronique des empereurs* composée vers 1150, semble bien nous en avoir donné une autre preuve, cette fois d'ordre littéraire.

¹³ Friedrich HEER, *Die Tragödie des Heiligen Reiches*, Stuttgart, Kohlhammer, 1952, Annexe, note pour la page 333. Ute SCHWAB, *Zur Datierung und Interpretation des Reinhart Fuchs*, p. 58 et 224-225.

¹⁴ Fr. HEER, *Die Tragödie des Heiligen Reiches*, p. 166. Wolfgang Spiewok, «Reinhart-Fuchs-Fragen», in *Wissenschaftliche Zeitschrift der Ernst-Moritz-Arnd-Universität Greifswald* 13, 1964, p. 281-288.

¹⁵ Karl BERTAU, *Deutsche Literatur im europäischen Mittelalter I*, Munich, Beck, 1972, p. 405, qui semble voir à cet égard dans le *Reinhart Fuchs* la source de l'*archipoeta*, ce qui nous semble l'inverse de la réalité.

La chronologie interdit bien sûr de voir dans la très brève évocation de la destruction de Milan par Barberousse dans la chronique la source du *Reinhart Fuchs* : l'épisode n'apparaît en effet que dans la première continuation de la chronique rédigée après 1250, aux vers 17343-356.¹⁶ Mais la chronique fournit une autre évocation de la prise de Milan, cette fois-ci très détaillée, aux vers 15885-926. Il s'agit de l'expédition punitive entreprise par Othon I^{er} vers le milieu du X^e siècle à la demande du pape. Or la lecture de l'épisode rappelle étrangement le détail, voire les mots mêmes de la destruction de la fourmière dans le *Reinhart Fuchs*. Dans la chronique, Othon intervient dans l'affaire italienne parce qu'il est chargé de la justice de l'Empire et de la protection de Rome. C'est donc, comme le rappelle l'auteur de la chronique, à bon droit que l'empereur intervient :

wande er von rehte waere
Romaere voget unde des riches rihtaere (v. 15883-884)

Othon sera certes couronné en 961 à Milan roi de Lombardie. Ce sera même la première fois qu'un empereur portera la fameuse couronne de fer des rois lombards, et c'est à partir de cette date que Milan fera partie de l'Empire germanique. Mais Milan n'en est pas encore là, et le siège que lui impose Othon semble aux Milanais méprisable et tout à fait inacceptable :

dô dûhte Meilânaer
daz gesez harte smaehc. (v. 15889-890)

La situation sera curieusement la même deux siècles plus tard. Le lion du *Reinhart Fuchs* raconte en effet aux fourmis «l'incroyable nouvelle qu'il était leur maître» (v. 1253-1254).

Les villes italiennes étaient devenues en effet à peu près complètement indépendantes de l'Empire, auquel elles

¹⁶ *Kaiserchronik*, éd. H.F. MASSMANN, tome 2, (Quedlinburg / Leipzig, 1849), p. 448.

n'étaient plus que formellement sujettes, ayant acheté ou usurpé la plupart des droits de souveraineté. En 1162, Frédéric Barberousse revendiquait en fait des droits qui n'étaient plus qu'un souvenir historique. Il y avait là une parfaite et réciproque mécompréhension des droits et revendications des uns et des autres. Projetant de restaurer l'ancien Empire romain dans la plénitude de sa souveraineté, Frédéric I^{er} entra ainsi en lutte avec toutes les puissances territoriales constituées en Italie. Les républiques lombardes refusèrent de s'y soumettre.

Dans ce combat qui les oppose aux impériaux, les Milanais de la chronique subissent grand dommage, *die burgeare ie den scaden hin truogen* (v. 15894). Il est remarquable que l'expression réapparaisse presque mot pour mot dans le *Reinhart Fuchs* lorsque le seigneur des fourmis, rentrant d'un voyage, apprend la terrible nouvelle que les habitants de sa citadelle avaient eu à subir grand dommage :

daz sine burgere
den grozen schaden musten han, (v. 1276-1277)

expression reprise plus exactement encore quelques vers plus loin, *des muze wir schaden tragen* (v. 1285). Nous avons pour notre part déjà noté que le terme de *burc* et de *burgaere* qui désignent dans l'œuvre allemande la fourmilière et ses habitants, renvoyaient en moyen-haut-allemand aussi bien à une ville qu'à un château. La preuve en est ici donnée, l'auteur de la chronique emploie en effet aussi pour les Milanais le terme de *burgaere* (v. 15884, 15907, 15926).

Les fourmis subissent des pertes considérables :

ir lagen da me danne tulent tot
unde vil mange sere wunt (v. 1260-61)¹⁷

¹⁷ «plus de mille d'entre eux gisaient morts, et beaucoup d'autres furent gravement blessés.»

C'est en fait la reprise, mais inversée, de ce que raconte la chronique, laquelle explique dans les mêmes termes que les rangs de l'armée impériale comptèrent de même morts et blessés :

ouch gelâgen dem kunige
sine tiurlichen helede
bêde wunt unde tôt (v. 15895-897).

La similitude des termes et de la situation se poursuit encore avec le motif de la colère du souverain qui veut se venger de l'outrage qu'on lui a fait. Dans la chronique, l'empereur se demande s'il doit quitter la place sans tirer vengeance de la résistance milanaise :

Der kunic gedâhte mit dicke leide,
ob er sô dannen solde scheiden,
er negeraeche sînen zorn (v. 15899-901),

expression reprise quelques vers plus loin (v. 15921), *des kuniges zorn rechen*. Or la résistance de la fourmilière met tout autant Vrevel dans une grande colère, et, de rage, le roi bondit sur la citadelle :

des wart sin mut erbolgen,
vor zorn er uf die burc spranc (v. 1255-56)

et venge durement son courroux sur les fourmis, *sinen zorn er vaste ane in rach* (v. 1263), expression qui reprend terme à terme le vers 15901 de la chronique.

La ville est enfin, dans la chronique, mise à sac (v. 15912-913), tandis qu'elle est, comme Milan en 1162, détruite de fond en comble dans le *Reinhart Fuchs*. L'auteur allemand s'est donc certes inspiré de la chronique, mais il l'a sur ce point adaptée à l'événement plus récent, qui marqua si fort l'imagination des médiévaux. La fin de l'épisode reste cependant la même. Dans la chronique, l'empereur ravit aux Milanais pouvoir et honneur, *er benam in alle ir êre* (v. 15914), de même

que pouvoir et honneur sont à jamais, disent à leur seigneur les fourmis, perdus s'il ne les venge, *sô habe wir unser ere gar verlor*n (v. 1289). Œuvre célèbre et objet d'emprunts tout au long du Moyen Âge allemand, la *Kaiserchronik* a donc très probablement servi de modèle pour l'épisode de la destruction de la fourmilière. La conquête de Milan par Othon I^{er} sert aussi de trame pour un épisode chargé de symboliser les prétentions injustifiées des Hohenstaufen.

3.2 *La maladie du roi*

La fable des fourmis ne prend tout son sens que dans la mesure où elle est la cause de la maladie du lion. Malade parce que tourmenté par la fourmi logée dans son cerveau (v. 1307-1308), le roi paie cher sa politique d'expansion territoriale. Les historiens s'accordent à dire que l'Italie, sous Frédéric I^{er} et plus encore sous Henri VI, est le centre et l'aboutissement de l'idée impériale. Sous ces deux empereurs, les forces de l'Allemagne furent en priorité mises au service de l'Italie. Fondement de la restauration de l'idée impériale, la politique italienne des Hohenstaufen fut la cause même de l'échec de cette idée. Il devint ainsi constant que le Saint Empire s'affaiblissait par la politique italienne.¹⁸ La leçon livrée par la fable des fourmis et du lion nous donne l'idée que l'empereur, et par analogie l'Empire, est malade de cette politique italienne. On sait que la ligue lombarde, forgée autour de Milan reconstruite, vainquit Barberousse le 29 mai 1176 à Legnano, l'armée impériale ayant été décimée par une épidémie de malaria. Les partisans de Frédéric, saisis de terreur, crurent avoir été frappés par le glaive de l'ange exterminateur. Cet échec porta un grand coup à la politique impériale dont les prétentions étaient brisées. L'empereur dut concéder aux villes lombardes pardon et privilèges. Barberousse dut se réconcilier avec Milan par la paix de

¹⁸ Voir G. VON BELOW, *Die italienische Kaiserpolitik des deutschen Mittelalters*, Munich/ Berlin, 1927, p. 97, 102 et 103.

Constance en 1183. Peut-être retrouve-t-on l'écho de cet événement dans la libération par les soins de Reinhart du seigneur des fourmis (v. 2075-2080); une fois résolu le problème italien, la maladie qui rongait l'Empire trouvait provisoirement une fin et Vrevel la santé (v. 2064).

3.3 *La mort du roi*

Mais le lion devait mourir empoisonné comme le fut, du moins l'at-on cru pendant des siècles, Henri VI à Messine, victime de la deuxième étape de la domination de l'Italie. Frédéric I s'était en effet surtout occupé de l'Italie du Nord. Pour être maître de l'Italie et du pape, il devait néanmoins s'assurer du Sud et de la Sicile, des héritiers des Normands sur lesquels le pape s'appuyait contre l'empereur. Le fils de Barberousse, Henri VI pouvait légitimement prétendre à la couronne de Naples et de Sicile puisque sa femme Constance était l'héritière du roi Roger. Il fit ainsi campagne en Italie du Sud en 1191, puis en 1196 et parvint à asseoir un pouvoir qui, après la conspiration de 1195 fomentée par l'entourage même de Constance, appuyée par Innocent III et les Lombards, devint particulièrement cruel. La fièvre pour laquelle il avait été soigné et guéri le reprit en 1197 et l'emporta le 28 septembre de la même année.

Henri VI mort à Messine, empoisonné, pensait-on, par ses proches pour sa politique italienne, l'événement transparait dans la mort du lion Vrevel assassiné par son vassal, emporté par une potion que Reinhart rapporte de Salerne, ville dans laquelle, ironise le renard, Vrevel a tant de bons amis (v. 1877-1880), alors que la ville fut détruite et pillée par les troupes d'Henri VI en 1194. De Salerne où triomphait alors la célèbre école de médecine, viennent donc, en guise de guérison, la mort et pour toute potion le poison. On voit la portée que Heinrich sut donner à la fin de son œuvre: l'Empire, ébranlé par la politique milanaise sous Frédéric I^{er}, agonisait sous Henri VI, la mort du lion succédant à la destruction de la fourmilière.